

FEUILLETON DE L'ABEILLE LE FILS DU NAUFRAGEUR

PAR GUSTAVE LE POUGE

Qui les poursuivait? Il ne le savait pas. Mais il entendait la terre trembler derrière eux, et il croyait, tantôt que c'était une vague montueuse, une vague-fée, qui aurait eu la mission d'aller chercher ses victimes jusqu'au milieu des terres. Ils arrivaient enfin au Calvaire. Hertha se précipita dans ses bras. La statue du saint Jean déseola, au bras et au nez cassés; et il lui semblait que c'était lui Raymond, qui avait pris la place de la vieille statue de pierre auprès du Calvaire et que Hertha se précipitait dans ses bras. Mais la vague, qui multipliait à sa crête des faces féroces comme celles des deux Chouardec, atteignait enfin le pied de la croix. Raymond poussa un cri; mais il sentait qu'il était de pierre et qu'il n'avait plus de bras.

Alors, une voix tonitruante faisait gémir des vers de Corneille. Un éclat de rire immense s'élevait, et Sylvain D'Échalot, coiffé d'un chapeau haut-de-forme gris et d'une vaste redingote verte étendait noblement la main pour protéger Hertha et sa mère. La vague reculait. Le vieux Chouardec et son fils, la tête pendant un rictus abominable, apparaissaient érudites dos à dos au sommet du Calvaire.

Raymond s'éleva, les tempes mouillées de sueur. Il but un verre d'eau glacée, et ouvrit un instant sa fenêtre qui donnait sur la cour.

Il se recoucha, et la lassitude l'emportant, se rendormit bientôt. Il eut alors un autre rêve.

Il voyait la Hertha se briser contre les rochers de Plénker; et ces rochers, c'était le vieux manoir lumineux, d'où Chouardec et son fils tiraient les naufragés avec de longs crocs.

Hertha fut saisie à son tour, et entraînée dans le repaire où lui, Raymond, voulait pénétrer, suivi de Brechal et Mme Lédouze, qui levait les bras au ciel, et puisait son grand poignet de désespoir du cinquième acte.

Quand Raymond s'éleva une aube d'argent et de nacre pâle montait sur Plénker, comme en un feuillet de pétales d'un rose tendre.

Je jeune homme frémit des rêves qu'il avait eus, se reprocha d'avoir, par rancune, chargé le Chouardec de crimes imaginaires; et, brisé de fatigue, les nerfs rompus, se rendormit d'un calme sommeil.

Quelques heures plus tard, les dames Juskung, qui avaient attendu vainement Raymond, regardaient de leur fenêtre le jeune soleil printanier parer de joie la mer et la lande.

L'aère et fort parfum des genêts d'or s'élevait dans la velours de la brise.

Les bruyères lointaines avaient des tons violents de velours chatoyants.

A ce moment Anatole Chouardec, une fleur à la boutonnière, et le chapeau sur l'oreille, passa, drapé dans son élégance de fraîche date.

Il salua les dames d'un geste large et cavalier.

Le correct et froid salut des dames Juskung rencontra son sourire d'homme suffisant et sûr de lui.

VII SOUPçons A partir de ce jour, Raymond Carrier et Anatole Chouardec s'évitèrent. Quand, par hasard, ils se rencontraient, ils se saluaient froidement, sans échanger un mot.

Raymond continuait ses visites chez les dames Juskung, qui, maintenant, parlaient le français tout aussi couramment et tout aussi correctement que leur langue maternelle.

Mais en depit de leur travail acharné, la mauvaise chance qui les poursuivait ne semblait pas encore épuisée.

Un notaire du pays emporta cinq mille francs de leur petite fortune. Bien qu'il leur en coûtât de se séparer de Raymond, elles se mirent en quête d'emplois.

Il fut en vain qu'elles écrivaient à Brechal, à Paris, et même en Norvège.

Il eût fallu, pour trouver des places, habiter une villa et s'affairer tout le jour à des courses et à des sollicitations.

Les lettres qu'elles écrivaient leur attirèrent des réponses polies et froides, des promesses vagues, mais ne leur apportèrent rien de sérieux. Raymond était désolé.

Ah! s'il avait osé, comme il leur aurait offert de se charger d'elles, de pourvoir à tous leurs besoins. Mais il se sentait trop au-dessous de Hertha, il s'était trop accoutumé

à ne point la considérer comme une mortelle ordinaire.

— Elle ne voudrait jamais de moi, songeait-il, tristement. Je ne suis bon qu'à montrer à lire aux petits paysans, et je ne suis point fait pour briller dans le monde, au bas d'une personne aussi distinguée et aussi belle. J'espère qu'elle sera heureuse, et surtout je lui souhaite de ne pas tomber aux mains d'un drôle comme ce Chouardec.

Anatole Chouardec, qui se rendait très bien compte de l'état des choses, attendait patiemment son heure.

Il avait calculé qu'un moment donné, les dames Juskung en arriveraient à un tel état de pauvreté qu'il leur faudrait bien prendre une décision.

— C'est alors qu'il se présenterait avec son argent; et il avait deviné, chez Hertha, une âme trop grande, pour ne pas se sacrifier afin d'assurer une vieillesse heureuse à sa mère.

En attendant, il n'entretenait rien ouvertement, se contentant de se montrer assez sérieux et assez charitable pour accoutumer chez les gens de Plénker, le coulant d'opinion qui lui était favorable.

Mais quelquefois, il ne réussissait pas dans ses hypocrisies projetées. Ses vices naturels reprenaient le dessus et son masque d'homme grave tombé, laissait pleinement à découvert l'ivrogne et le débauché qu'il n'avait pas cessé d'être.

C'est ainsi qu'un jour, à l'occasion d'une noce où il avait été invité, à Brenntark, il scandalisa tout le pays par la manière dont il se conduisit.

Il s'était tenu très dignement à l'église et à déjeuner.

Mais quand le soir arriva, il avait perdu tout sentiment des convenances.

Echauffé par de trop généreuses libations, il apostropha à table deux vénérables ecclésiastiques parents de la mariée, et il dit tout haut qu'il n'aimait pas les jésuites.

L'effet fut déplorable, et le maître de la maison agrava encore la situation en voulant la sauver, lorsqu'il dit que M. Chouardec avait bu un petit coup de trop.

— Qui ça? Moi, un petit coup de trop! Ah! là, là! héris l'ivrogne en se levant et en brandissant un cruchon de grès plein d'eau-de-vie de cidre.

Et il se versa une ample rasade qu'il absorba d'un trait à la santé de la mariée.

Il se rassit, en ébranlant la table et en criant:

— J'en boirais trois fois comme ça! Cette scène avait jeté un froid. On n'osait mettre Anatole à la porte, mais le maître de la maison, un gros fermier, se promit in petto de rayer de la liste d'invitations, lors du mariage de sa cinquième fille.

Vers minuit, Anatole, abominablement gris, le teint vermeil et le chapeau de côté, entonnait une chanson à boire des plus licencieuses.

Sa voix tonitruante et coupée de hoquets, couvrait les paroles de toute l'assemblée.

Il renversa son café sur la robe blanche de la mariée et insultait gravement d'autres invités.

Abandonné de tous dans la salle du banquet, il finit par s'endormir, le visage mouleusement vautré dans une vaste jatte de lait caillé.

On avait hâte d'être débarrassé de lui.

Malgré l'heure avancée, un valet de ferme le reporta en carriole jusqu'au manoir, où il fut confié aux bons soins de la Rosalie, une robuste fille de pêcheurs, au service des Chouardec depuis deux mois.

Rosalie, qui était douée d'un caractère naturellement indifférent, ne s'émut point pour si peu.

Elle se contenta, aide du domestique, de prendre, son maître à bras le corps, et de le transporter sur son lit.

Le lendemain matin Anatole, complètement dégrisé, se repentit amèrement de sa conduite.

Une pareille frasque ne cadrait point du tout avec ses projets d'avenir.

Sports REVUE DE LA SEMAINE Par Jack Belgie LES COURSES AUX FAIR GROUNDS LES GAGNANTS DE LA SEMAINE QUATRIÈME JOURNÉE

La première course de la quatrième journée a été gagnée par la Jument Rosa Lee, la deuxième par Oralegro, la troisième par Penitent, la quatrième par Irish Kiss, la cinquième par Eternity, la sixième par Escarpolette, et la septième par Verity.

CINQUIÈME JOURNÉE Pendant la cinquième journée de courses les chevaux suivants se sont classés premiers:

Dans la première course le cheval Prince K. s'est classé premier, la deuxième course a été gagnée par Rolo, la troisième par Rob, la quatrième par Whidden Jewel, la cinquième par Mysterious Girl, la sixième par Thimble et la septième par Richelieu.

SIXIÈME JOURNÉE Les chevaux suivants se sont classés premiers dans les épreuves de la sixième journée:

La première course a été gagnée par M. Moore, la seconde par J. Reeves, la troisième par Marvin May, la quatrième par Tom Hare, Jr., la cinquième par Bygone Days, la sixième par Pastoral Swain et la septième par Our Birthday.

SEPTIÈME JOURNÉE Les chevaux dont les noms suivent se sont classés premiers dans les épreuves du septième jour de courses aux Fair Grounds:

La première épreuve a été gagnée par Hughie, la seconde par Petite, la troisième par Ticklish, la quatrième par Blarney Stone, la cinquième par United Verde, la sixième par Gourmand, et la septième par Pickwick.

HUITIÈME JOURNÉE Première épreuve gagnée par Costigan, seconde par Burgoyne, troisième par Rapid Day, quatrième par King's Champion, cinquième par Marsdale, sixième par Who Cares et la septième par Verity.

LES SPORTS EN 1921 L'année 1921 a été un année des plus actives en matières sportives. Les matches internationaux ont été nombreux et ont tous rapporté beaucoup.

Au golf, M. Jack Hutchinson, américain, a gagné le championnat d'Angleterre en juin dernier; M. James M. Barnes, le champion national des Etats-Unis.

En boxe, le combat principal de l'année a été celui qui a eu lieu le 2 juillet, entre Jack Dempsey, champion du monde, et Georges Carpentier, champion d'Europe; Carpentier étant mis hors de combat dans le quatrième round. Se battant pour le championnat du monde des poids moyens, Bryan Downey a mis knock-out le champion Johnny Wilson. Jack Britton, champion des poids-moyens, a battu Ted Kid Lewis, boxeur poids mi-moyens d'Angleterre, qui l'avait challengé. Pete Herman a regagné son titre de champion du monde des poids coqs pour le reprendre ensuite aux mains du poids mouche Johnny Buff.

En tennis, MM. Davis et Johnston, l'équipe de tennis américaine, ont gagné la coupe Davis à la Nouvelle-Zélande au début de l'année, et M. Tilden a gagné le championnat international de tennis à Paris au mois de juin et le championnat d'Amérique en septembre dernier.

En football rugby, l'équipe d'Harvard a battu Yale au mois de novembre. L'Université de Chicago a battu Princeton, et le College Centre a battu l'équipe Harvard aussi en novembre.

Le 23 novembre, Jake Schaeffer, fils, a gagné le championnat du monde de billards, qui fut longtemps détenu par Willie Hoppe.

En hippisme, le cheval Peter Manning a trotté la distance d'un mille en une minute cinquante sept secondes.

En aviation, Sadi Lacoitte, aviateur français, a battu le record de vitesse du kilomètre et des 300 kilomètres, atteignant une vitesse de 197 milles à l'heure.

LE GENERAL HOFFMAN ESTIME QUE LA FRANCE NE DOIT PAS DÉSARMER Paris.—Interviewé par le "Matin" à Berlin, le général Hoffman, négociateur du traité Brest Litovsk avec la Russie, déclara qu'il estimait que la France ne devait pas désarmer.

Il expliqua les raisons et montra la gravité du danger bolchéviste; il préconisa l'intervention de toutes les puissances européennes en Russie pour renverser le bolchévisme.

Le général estime finalement que le renouveau de la Russie par un consortium franco-anglo-allemand, ouvrirait une ère nouvelle pour l'humanité, puis il conclut.

"Cette tâche gigantesque donnerait de si grands profits que les dissensions entre les pays disparaitraient et que les pangermanistes eux-mêmes n'auraient plus intérêt à préparer contre la France une guerre de revanche."

L'Angleterre et la France

En lisant le discours de lord Curzon, en parcourant la presse britannique de ces derniers jours et les interviews au cours desquelles tels hommes politiques anglais expriment leurs inquiétudes sur la solidité de notre entente en voyant les efforts de M. Lloyd George et de ses amis pour faire accorder un moratorium à l'Allemagne, j'ai pensé, tout à coup, à Herbin "cuius est de ma compagnie. Herbin était un joyeux camarade, qui aimait à nous vanter les mérites de sa sœur, et qui, dans les moments pénibles, quand nos figures s'allongeaient sous les tractions du cafard, nous jetait au nez cette phrase:

— Alors, mon petit gars, y a plus d'amour? J'ai perdu de vue Herbin; mais si les hasards de la guerre et de la paix l'ont épargné, s'il ouvre chaque matin son journal, et si, d'aventure, il a pris assez de goût à la politique extérieure pour parcourir les nouvelles d'Angleterre, j'imagine qu'il doit rêver à sa phrase favorite des jours de coups durs:

— Ya plus d'amour, mes petits gars... Ya plus d'amour! Mais si, Herbin, il y a encore de l'amour, mais il faut l'aller chercher où il est, et, puisque l'occasion s'en présente, je voudrais répondre ici à des lettres que des lecteurs et surtout des lectrices d'outre-Manche m'envoient. J'avoue que certaines de ces missives n'étaient pas tendres; il me souvient d'une excellente (cousine) qui m'accusait d'être cyniquement la plus noire ingratitude.

"Les soldats anglais sont venus vous défendre, vous, monsieur, m'exclamait-elle, et, sans eux, vous n'existiez plus..."

J'aurais pu répondre, avec quelque apparence de raison, que j'avais commencé par défendre l'Angleterre. Mais j'estime ce genre de polémique malsain. En fait, depuis plus de deux années, au Parlement ou dans la presse, j'ai dénoncé le péril d'une dissociation franco-anglaise, parce que je tenais passionnément à l'Entente.

Il faut avoir le courage de regarder en face les faits tels qu'ils furent et tels qu'ils sont. Je ferai, je crois, la part belle à nos amis en leur disant:

— Vous êtes entrés dans la guerre au moins autant pour vous que pour nous. En vous battant sur le continent, vous sauviez autant Londres que Paris. Quand Wellington lutta à Torres-Vedras ou à Waterloo, était-ce uniquement par amour de l'Espagne ou des Pays-Bas, ou n'avait-il pas le sentiment profond de défendre son pays contre Napoléon?

L'Angleterre est donc entrée dans la bataille après des hésitations qui poussèrent l'Allemagne à précipiter la catastrophe. Angleterre et France défendirent en commun une cause commune contre le même agresseur. C'est la France, qui, de beaucoup, fournit le principal effort. Le salut commun fut si bien son œuvre pour une grande part que, sans elle, l'Angleterre n'aurait même pas pu entreprendre la lutte. En échange, que demandons-nous, aujourd'hui? — Ceci seulement: que notre alliée ne favorise pas à nos dépens l'agresseur commun.

Est-ce là se montrer anglophobe? Jamais, je le affirme ici nettement, à aucun moment et d'aucune manière, il n'y a eu dans les lignes que j'écrivais le moindre reflet d'une hostilité quelconque contre l'Angleterre. Je sens trop, d'abord, la nécessité de l'unanime collaboration humaine exigée par la guerre et ses suites pour pousser en quoi que ce soit au conflit entre les individus ou entre les nations. J'ai trop de goût, ensuite, pour les lettres et les arts, et la nature anglaise, et je leur dois trop d'heureuses sensations pour ne leur point garder de reconnaissance et pour ne pas faire l'effort nécessaire afin de comprendre et d'aimer le peuple qui les créa.

Je crois le comprendre, ce peuple, et, précisément, je ne trouve pas chez lui, ceux qui firent la guerre en France, je ne trouve pas dans la masse anglaise cette hostilité, si diverse, si choquante, que je sens chez tels de ses gouvernants. Dans l'ensemble, le Britannique est francophile, ou indifférent, très rarement hostile. J'ajoute qu'il reste francophile, malgré ceux de ses financiers qui poussent à l'entente anglo-allemande, malgré les ministres qui les servent et les feuilles qu'ils alimentent.

L'Allemagne a émis du mark-papier; des financiers anglais ou à nationalité incertaine et changeante, suivant l'occasion, en ont acheté, spéculant sur la hausse, comme ils avaient acheté des actions des grandes entreprises industrielles allemandes, grâce au change, dans l'espoir qu'ils doubleraient, décupleraient, centupleraient leurs capitaux. Ils veulent à tout prix la hausse du mark, pour éviter le "bouillon" d'abord, pour "faire de l'argent" ensuite. Ils conjuguent leurs efforts avec ceux des impérialistes, leurs compatriotes, qui en Orient, en Extrême-Orient et sur les mers, veulent imposer leur politique, et nous l'imposer. Déjà, le seul espoir de voir le moratorium accordé à l'Allemagne a fait monter le mark de 50 pour cent en une séance.

C'est contre ceux qu'animent de

bas intérêts d'impérialisme économique ou politique, c'est contre la coalition du mercantilisme et de la force que nous nous sommes toujours élevés ici. Pendant la guerre, le peuple anglais, le peuple français unis, ont pris à la gorge et dompté la violence et le mercantilisme allemands, associés dans une œuvre de domination universelle. La nation anglaise admettra-t-elle aujourd'hui qu'on la sacrifie, avec la nation française, aux financiers de la Cité que leur appétit au gain lie à leurs complices de l'Allemagne? ANDRÉ FRIBOURG, député, secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre Conseil Supérieur des Colonies.

AUTREFOIS

L'EDUCATION DES FILLES DE QUALITE

Au siècle, époque où, parmi tant de femmes, il n'y avait point de mères, le couvent servait de famille aux filles de qualité. Mlle de Fresnes, petite-fille du chancelier d'Aguesseau, y fut mise à trois ans avec sa nourrice. On y faisait ses dents. On s'y mariait à douze ou treize ans. L'usage fréquent de ces mariages était alors une des plaies de la société. Les fiancés, les maris venaient au parloir. La petite princesse Hélène Massalska raconte que Mlle de Bourbonne revint un jour fort triste du monde; le lendemain, elle fit part à ses compagnes de son mariage avec M. d'Avaux. Elle avait à peine douze ans; elle devait faire sa première communion dans la semaine, se marier huit jours après et rentrer au couvent.

"Elle était si excessivement mélancolique, raconte Hélène, que nous lui demandâmes si son futur ne lui plaisait pas; elle nous dit franchement qu'il était bien laid et bien vieux; elle nous dit aussi qu'il devait venir la voir le lendemain. Nous priâmes Mme l'abbesse de permettre qu'on nous ouvrit l'appartement d'Orléans, qui avait vue sur la cour abbatiale, pour que nous voyions le futur mari de notre compagne. On nous l'accorda. Le lendemain, à son réveil. Mlle de Bourbonne revint un gros bouquet, et, l'après-midi, M. d'Avaux vint. Nous le trouvâmes, comme il était, abominable. Quand Mlle de Bourbonne sortit du parloir, tout le monde lui disait:

— Ah! mon Dieu, que ton mari est laid! Si j'étais de toi, je ne l'épouserais pas. — Ah! la malheureuse! "Et elle disait:

— Ah! je l'épouserai, car papa le veut; mais je ne l'aimerais pas, c'est une chose sûre." Tout cela est bien loin de nous. Si l'on compare l'Abbaye-au-Bois, la Présentation, Penhenton, les dames Sainte-Marie, enfin les couvents où s'élevaient les filles nobles il y a cent ans, aux couvents qui reçoivent aujourd'hui les petites demoiselles riches, on est frappé du changement des mœurs. Certaines choses se sont perdues dans ce grand changement, qui peut-être regrettables. On enseignait aux héritières des premières maisons de France les soins domestiques. On les employait, tour à tour, à la lingerie, à la bibliothèque, au réfectoire, à la cuisine et à l'infirmier. Elles apprenaient à serrer le linge, à balayer les chambres, à servir à table, à faire la cuisine (Mlle de Vogüé y avait un talent particulier). Elles apprenaient à préparer les tisanes et à allumer les lampes. Cet enseignement valait bien celui de la minéralogie et de la chronologie, dont nous tirons aujourd'hui beaucoup d'orgueil. Il instruisait les riches à ne point mépriser les pauvres; il les gardait de croire que le travail des mains availit ceux qui s'y livrent et qu'il est noble de rien faire. Il leur montrait le but de la vie, qui est de servir, et non point par occasion, dans d'éclatantes rencontres; mais tous les jours, à toute heure, humblement et avec simplicité, Mlle d'Aumont, de Damas et de Mortemart savaient qu'il n'est

ON DEMANDE

Une femme de chambre, blanche, digne de confiance, dans une excellente famille, gages splendides. Téléphoner à Uptown 247, ou s'adresser au numéro 5531 avenue St. Charles.

A VENDRE

Par l'Empire Rice Mill Company, Ltd., de la Nouvelle-Orléans, Lnc., c. la GRAINE DE RIZ DIGNITÉ DE CONFIANCE.

AVIS

La réunion annuelle de la société des orphelins féminins pour l'élection du conseil d'administration qui servira pour l'année courante aura lieu à l'Asile Poydras, le lundi, 16 janvier 1922, entre midi et deux heures de l'après-midi. DAISY M. L. HODGSON, Secrétaire.

Typewriter Rebuilt Co.

Machines à écrire et fournitures Réparations, achat, vente et échange L. Dubuc, Directeur Téléphone Howard 2886 628 rue Royal Nouvelle-Orléans, La.

point humiliant de laver la vaisselle. Si l'on peut noter dans le journal de la princesse Massalska quelques différences de nature entre les jeunes filles de son temps et celles du nôtre, ce n'est pas toujours à l'avantage des dernières. Je me garderais bien de juger deux époques sur de trop légers indices; mais je suis tenté de reconnaître par instants, dans l'âme des compagnes d'Hélène, un ressort qui a fléchi depuis, une fierté, une hauteur de pensées devenues rares aujourd'hui. Chez ces enfants, déjà le caractère est ferme. Des fillettes de dix ans de huit ans, se montrent indomptables.

A douze ans, Mlle de Choiseul, apprenant tout à coup l'indignité de sa mère, impose le silence et le respect à ses compagnes par la généreuse fermeté de son attitude. A huit ans, Mlle de Montmorency est menacée pour quelque faute par Mlle de Richelieu, alors abbesse, qui lui dit, en colère:

— Quand je vous vois comme cela, je vous tuerais. Elle répond:

— Ce ne serait pas la première fois que les Richelieu auraient été les bourreaux des Montmorency. A quinze ans, elle meurt comme une dame de Port-Royal. Ses os étaient cariés, son bras gangrené.

— Voilà que je commence à mourir, dit-elle. Elle demanda pardon à ses gens, qu'elle fit assembler, et reçut les sacrements... Quelques moments plus tard, elle tint à sa sœur ces graves propos:

— Dites à toutes mes compagnes de l'Abbaye-au-Bois que je leur donne un grand exemple du néant des choses humaines; il ne me manquait rien pour être heureuse selon le monde, et, pourtant, la mort vient m'arracher à tout ce qui m'était destiné....

Ces filles des plus illustres maisons de France se distinguent par la fierté, et par le courage. Leurs maitresses, qui sont, pour la plupart du même sang qu'elles, développent ces vertus, préférablement aux autres. Elles haïssaient la délation d'une haine qui, dit-on, s'est affaiblie depuis dans les couvents. Ces femmes bien nées ont surtout l'horreur de la bassesse, très coutantes au reste sur la grammaire et même sur le catéchisme.

Si les compagnes de la princesse Massalska sont plus fières, en général, que les filles de nos bourgeois, elles sont plus violentes aussi et plus brutales. Elles se frappent entre elles avec une violence extrême. Permettez, fierté, non sans quelque rudesse: voilà ce qui gonflait, en 1790, les jeunes poitrines de celles qui bientôt devaient voir sans pâlir croquer leurs maisons et finir leur monde.

Mais, à tout prendre, de nos-filles aux leurs, il n'y a à cet égard que des nuances. Un trait tout autre marque la véritable différence. Nos jeunes bourgeois sont plus inquiètes et plus troublées que ne le furent les filles nobles d'autrefois. Il ne semble pas que celles-ci eussent beaucoup de vague dans l'âme. Nos filles, par-fois, en ont trop.

La vie moderne laisse une grande marge au désir. Elle permet aux jeunes filles de vastes espérances; elle leur apporte des "peut-être" nouveaux. Elle excite les ambitions en multipliant les chances: Elle est une loterie. C'est par là qu'elle énerve et deprave.

Pourtant, je ne suis pas bien sûr encore que ce soit là un infaillible signe des temps. Et je reviens à mes

premiers doutes. Ce n'est que sage. La vérité est que la nature est toujours plus diverse que nous ne le soupçonnons. Il y a encore, aujourd'hui, des filles simples qui pensent fortement et ne rêvent guère. Il y eut de tout temps des névrosées. Seulement, on leur donnait un autre nom et on y prenait moins garde. Si les mœurs changent, il y a dans la femme un naturel qui ne change guère. Elle est toujours la même et toujours diverse. On ne peut pas plus la caractériser que la vie elle-même dont elle est la source. ANATOLE FRANCE, de l'Académie française.

La Reforme de l'Enseignement du Chant à Paris

M. Achten, professeur au Conservatoire de Bruxelles, est venu samedi soir, conférer sous les auspices du Journal sur la réforme de l'enseignement du chant. Le conférencier se dresse contre tout ce qui constitue le crime de lèse-conscience dont les empiriques usent et abusent en ignorant tout de l'anatomie et de la physiologie de la voix. Leur façon de procéder, par idées préconçues, par clichés, est battu en brèche par la science anatomique et physiologique qui seule permet de procéder de cause à effet. Or, c'est ce qui doit être la base de tout enseignement. Les empiriques veulent ignorer le mécanisme vocal. Ce mécanisme compliqué, ils se refusent à en étudier les rôles, comme ils s'incrustent dans leur volonté de ne rien savoir de la respiration. De plus, la pédagogie, pour eux, est lettre morte; et dire que le futur chanteur s'offre à eux avec ses défauts est d'une cause différente de celle d'un autre et à un résultat sonore particulier; que la contraction du plus petit muscle peut entraver la fonction physiologique de la voix. M. Achten appelle ces ignorants par leur nom: ce sont des criminels. Un moyen existe pour empêcher ceux qui nous trompent une loi élevant l'enseignement du chant, au rang de tout autre enseignement: une loi obligeant tout individu qui désire professer à se présenter devant un jury où les branches déclamatoires, musicales, de chant, de sciences anatomiques, physiologiques et pédagogiques, seraient l'objet de l'examen conférant le diplôme de professeur. Ce diplôme supprimerait aussi cette plaie que sont les pianistes professeurs de chant "ces malfauteurs qui cambriolent notre conférence."

Le grand succès que remporta l'orateur est légitime et confirme sa science; aussi M. Achten, après sa conférence, fut-il très entouré.

La Bible contient 3,556,480 lettres, 773,746 mots, 31,173 versets, 1,189 chapitres et 66 livres.

Shubert St. Charles Les Bohemiens, Inc. Toute la semaine prochaine Les Bohemiens, Inc. présentent La représentation dont on parle le plus aux Etats-Unis. The Greenick Village Follies. 20 fameuses modèles d'artistes peintres. Mises en scènes par John Murray Anderson Une compagnie de cinquante personnes. Matinées 50c à \$2.00 Prix des places: Soirées 50c à \$2.50. Une représentation gaie, artistique et magnifique.

W. Frank LeCourt Avocat 413 Godchaux Bldg. Telephone M. 1721

Gateau de Fruits Suisse aux noix et au miel SWISS CONFECTIONERY Henry Moecklin, Sr., Propriétaire 604 Frenchmen St. Nouvelle-Orléans, Lnc

CUNARD-ANCHOR POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG. SAMPSON, AGUILANTA, AIGUANTIA, Feb. 2, Feb. 7. Tous renseignements s'adresser à l'Agence de la ligne Cunard, 206 rue St. Charles.